MONACO. OPÉRA DE MONTE-CARLO. VERDI : AÏDA. Les 16, 20 et 22 nov 2025. Anna Pirozzi, Marie-Nicole Lemieux, Arsen Soghomonyan, Ludovic Tézier… Davide Livermore / Massimo Zanetti

3 représentations événements à Monaco. L'Opéra de Monte-Carlo présente AÏDA de VERDI au Grimaldi Forum. Verdi questionne la grandeur de l'Antiquité égyptienne, en particulier la période prestigieuse du Nouvel Empire, celle des Aménophis et des Ramsès dont il déduit avec son librettiste Antonio Ghislanzoni, et le concours précieux de l'égyptologue français Auguste Mariette, une fresque spectaculaire qui est surtout… psychologique. Le drame est à la fois une épopée et un huis-clos où s'engouffrent tel un labyrinthe amoureux, bientôt infernal, les 3

protagonistes qui composent un trio passionnel : le général Radamès, vainqueur auréolé d'or qui aime la belle esclave éthiopienne, Aida ; et celle qui les jalouse tous les deux, la princesse Amnéris.

Fresque spectaculaire & huis clos psychologique



Des 3 personnages, Verdi brosse 3 portraits passionnants, tiraillés entre l'amour et le devoir pour les deux amants maudits ; dévorés par le poison de la jalousie pour la fille de Pharaon… nombreux airs, duos et trios révèlent une arène brûlante où les âmes s'affrontent et se consument. Verdi saisit d'un bout à l'autre grâce à des situations et tableaux qui révèlent les forces de la psyché humaine. Ainsi la puissante Amnéris (rôle confiée à une alto) : aucune nuance de la frustration de plus en plus haineuse ne manque dans son portrait musical : si Radamès se refuse, et lui préfère Aida, Amnéris les détruira tous les deux… d'où la scène finale, à la fois grandiose et terrifiante, tragique et bouleversante. En mêlant conspiration des sentiments et grandeur pharaonique, Verdi crée un spectacle complet où la danse également s'invite à la Cour royale égyptienne…

A l’origine, l’opéra Aida avait été commandé par le khédive égyptien Ismaïl Pacha pour célébrer avec fastes et moyens (déc 1871), l’inauguration du Canal de Suez. La première représentation à l’Opéra Garnier de Monte-Carlo, en 1884, comprenait des coupes, et un format révisé en raison des dimensions de la scène du théâtre monégasque.

La production 2025 est d’autant plus attendue, qu’elle profite du vaste plateau du Grimaldi Forum pour accueillir la version complète du drame verdien, de surcroît dans la mise en scène de **Davide Livermore** et son équipe (qui n’hésite pas utiliser la technologie moderne pour la réalisation de décors grandioses). Pour se faire, l’Opéra de Monte-Carlo a réuni une distribution exceptionnelle comprenant entre autres : **Anna Pirozzi** (Aida), **Marie-Nicole Lemieux** (Amnéris), **Arsen Soghomonyan** (Radamès), **Ludovic Tézier** (Amonasro)…

VERDI : AÏDA
Direction musicale: Massimo Zanetti
Mise en scène: Davide Livermore

dimanche 16 novembre 2025, 15h
jeudi 20 novembre 2025, 20h
samedi 22 novembre 2025, 20h
MONACO, Grimaldi Forum

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l’Opéra de Monte-Carlo, Monaco :
https://www.opera.mc/fr/saisons/25-26/aida

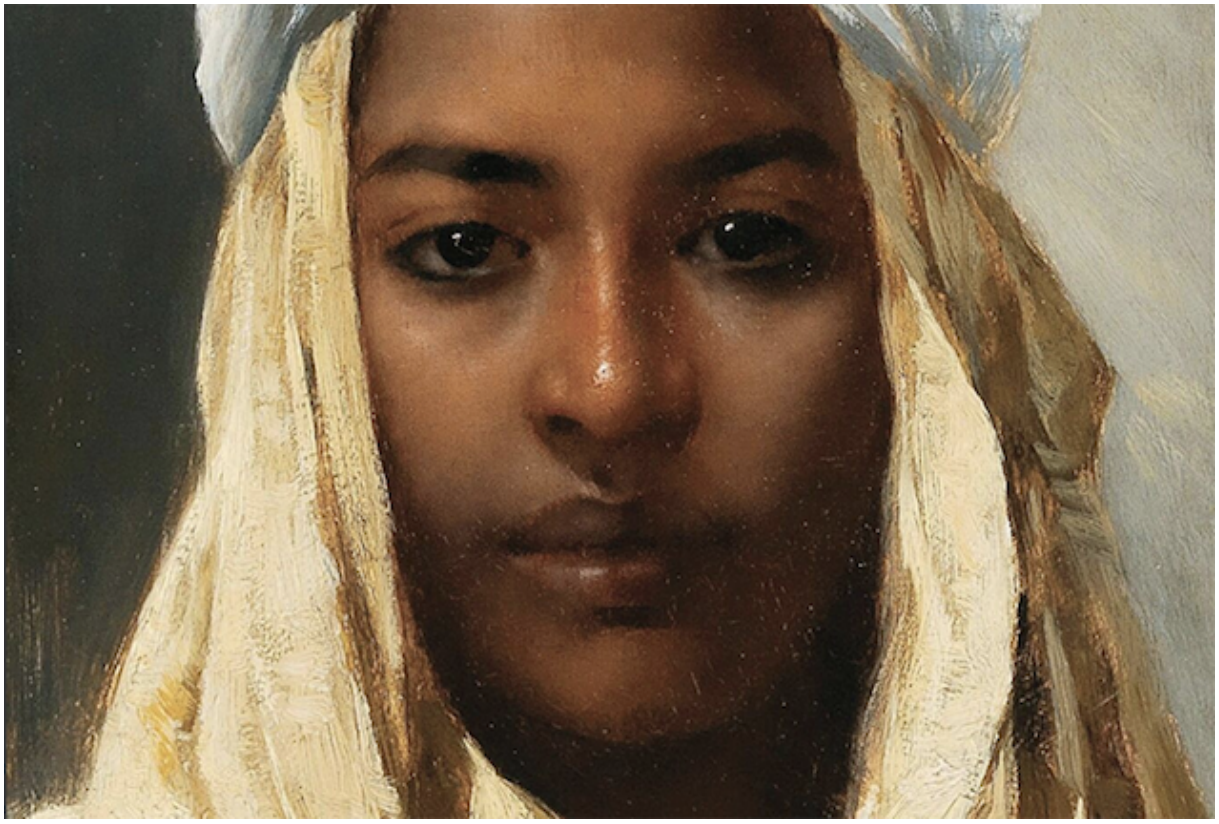
distribution

Direction Musicale | Massimo Zanetti
Mise en scène & Chorégraphie | Davide Livermore

Le Roi | Antonio Di Matteo
Amneris | Marie-Nicole Lemieux
Aida | Anna Pirozzi
Radamès | Arsen Soghomonyan
Ramfis | Erwin Schrott
Amonasro | Ludovic Tézier
La prêtresse | Galia Bakalov
Un messager | Vincenzo di Nocera

CHŒUR DE L'OPÉRA DE MONTE-CARLO
ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO

Melodramma en quatre actes
Musique de Giuseppe Verdi (1813-1901)
Livret d'Antonio Ghislanzoni, d'après un scénario de François Auguste Ferdinand Mariette retravaillé par Camille du Locle
Création : Le Caire, Opéra khédival, 24 décembre 1871



Aida à l’Opéra de Monte-Carlo, Monaco, les 16, 20 et 22 novembre 2025
© Franz Xaver Kosler

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 24 septembre 2025. VERDI : Aïda. S. Hernandez, E. M. Hubeaux, P. Beczala, R. Burdenko… Shirin Neshat / Michele Mariotti

Formidable *Aïda* à la Bastille ! Mais une *Aïda* comme on ne l’a jamais vue ! On n’est plus dans le monde des pharaons lustrés et des armées emplumées. Quand sonnent les célèbres trompettes, point de parade dorée ou de défilés grandioses, mais une cérémonie nocturne, éclairée à la bougie, où sont projetées des vidéos de peuples en

détresse, de gens massacrés, de visages hagards. Le propos de la metteuse en scène iranienne Shirin Neshat est clair : montrer la face sombre de la guerre, dénoncer ses horreurs, glorifier les perdants. La résonance de ce spectacle nous donne le frisson dans le contexte politique international actuel. Il faudrait le montrer non seulement aux spectateurs de la Bastille… mais aussi aux membres de l'ONU !…

Il est représenté dans un décor à la forme cubique qui tourne sur lui-même, s'ouvre ou se referme au gré des scènes, enserrant ou libérant les personnages. Dans cette Egypte intemporelle, ce n'est plus la pyramide qui est à l'honneur mais le cube. La géométrie est changée ! Mais le propos aussi… Shirin Neshat dénonce ces maux qu'elle connaît de chair et d'âme : fanatisme religieux, excès du pouvoir, misère de l'exil. Présenté pour la première fois au Festival de Salzbourg en 2017, son spectacle est puissant, cohérent, et colle à la musique et aux idéaux verdiens.

Il est servi par une distribution vocale de toute première qualité. De la soprano espagnole **Saioa Hernández**, dans le rôle-titre de Aïda, on admire la musicalité et le velours de sa voix, égal sur toute la tessiture. **Piotr Beczala**, vaillant, héroïque ou désespéré, fait briller le métal de sa voix, clair comme une épée. **Eve-Maud Hubeaux**, en Amnéris, est peut-être la triomphatrice de la soirée, qui vous vrille le coeur avec ses aigus triomphants lorsqu'elle lance ses imprécations et ses invectives, autant que son amour pour Radamès. Le baryton russe **Roman Burdenko**, vaillant Amonasro, impose la beauté et la densité sombre de son chant. Les belles basses profondes de **Krysztof Baczyk** (le roi) et **Alexander Köpeczi** (Ramfis) font de même. Le **Choeur de l'Opéra de Paris** est admirable – mais cela n'est pas une surprise.

Dans la fosse, le chef **Michele Mariotti** respire avec Verdi : il retient, relâche, retient encore, relâche à nouveau, impose une direction vivante, ménageant mille suspens au gré du déroulé du drame.

Résultat : on n'a peut-être pas droit à la scène du triomphe au moment du deuxième acte, quand les célèbres trompettes retentissent, mais ce triomphe, on l'a à la fin, quand la salle explose en bravos. C'est la salle qui l'offre au spectacle. Que les trompettes retentissent à nouveau – celles de la renommée !

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 24 septembre 2025. VERDI : Aïda. S. Hernandez, E. M. Hubeaux, P. Beczala, R. Burdenko… Shirin Neshat / Michele Mariotti. Crédit photo (c) ONP

CINÉMA. Opéra en direct : AÏDA depuis le Met, sam 25 janvier 2025. Avec Angel

Blue, Piotr Beczala… Yannick Nézet-Séguin

Leader mondial de la retransmission d'opéras en direct au cinéma, le Metropolitan Opera de New-York poursuit sa saison des directs (THE MET : Live in HD) avec la toute nouvelle production d'*Aida* signée du metteur en scène Michael Mayer (avec décors imposants et images d'animation recréant la splendeur de l'Egypte pharaonique, celle du Nouvel Empire).

Elle remplace la précédente mise en scène de Sonja Frisell, à l'affiche depuis 36 ans qui a suscité plus de 260 représentations. La soprano **Angel Blue** chante pour la première fois le rôle-titre (Aida, la belle esclave prisonnière à la Cour de Pharaon, aimée du général égyptien Radamès…). Prise de rôle réalisée au Met, avec à ses côté l'excellent ténor **Piotr Beczala** (Radamès), sous la direction musicale de **Yannick Nézet-Séguin**.

CINEMA, en direct depuis le METROPOLITAN OPERA de NEW YORK :



Giuseppe Verdi : AIDA
Samedi 25 janvier 2025 à 18h30
Direction musicale : Yannick Nézet-Séguin // Mise en scène : Michael Mayer
https://www.pathelive.com/events/ada

PLUS D'INFOS sur le site des cinémas (cycle « Live in HD ») Pathé / l'opéra au cinéma / direct Aida depuis le Metropolitan Opera New York : https://www.pathelive.com/events/ada

Plus d'infos sur le site de pathé : https://www.pathelive.com/program

Page dédiée à AIDA, live depuis le Metropolitan Opera New York :
https://www.pathelive.com/events/ada

distribution

Aïda : **Angel Blue**
Amneris : Judit Kutasi
Radamès : Piotr Beczała
Amonasro : Quinn Kelsey
Ramphis : Dmitry Belosselskiy
le roi : Morris Robinson
Orchestre et chœur du Metropolitan Opera de New York

Yannick Nézet-Séguin, direction

CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts (du 29 septembre au 5 octobre 2024). VERDI : Aïda. J. El-Khoury, A. Smith, A. Kolosova, N. Lagvilava… Philipp Himmelmann / Pierre Bleuse.

Nous sommes à l'Opéra de Rouen Normandie pour la troisième représentation d'*Aïda* de Giuseppe Verdi, signée Philippe Himmelmann. En fosse, le *maestro* Pierre Bleuse réalise une direction convaincante, bénéficiant d'une distribution rayonnante dont la fabuleuse soprano libano-canadienne Joyce El-Khoury dans le rôle-titre. Une production à la fois flamboyante et intimiste, d'une richesse musicale indéniable.

Aïda ou l’intégrité qui dérange



Crédit Photo © Fred Margueron

Beaucoup d’encre a coulé autour des origines de cet opéra, avec bien des légendes associées à sa composition. En fait, l’œuvre n’a été écrite ni pour l’inauguration du canal de Suez, ni pour celle de l’Opéra du Caire. Elle résulte d’une commande faite à Verdi en 1870 par le Khédive d’Égypte, Ismaïl Pacha. L’opéra est créé avec près d’une année de retard, car les décors et les costumes devaient arriver de Paris et la capitale française était assiégée par les Prussiens. Dans l’intrigue, Radamès, général égyptien victorieux, s’éprend d’Aïda, une esclave qui n’est autre que la fille du roi éthiopien vaincu. Il lui dévoile un secret militaire, puis tombe sous le coup de la loi et finit par se confronter à la mort, … rejoint par Aïda ; Amnéris, la fille de Pharaon, à qui on l’avait fiancé, est le témoin triste de leur sort. Le sujet fait visiblement appel aux valeurs de prédilection du compositeur : amour, patriotisme, dévouement, fidélité, courage. Verdi peut à nouveau démontrer la variété de ses

talents, passant des grandioses scènes d'ensemble aux personnages isolés, des passions collectives au drame intime. Le compositeur est ainsi amené à soigner tout particulièrement l'enchaînement des scènes d'atmosphères très diverses, et à exiger des interprètes une étroite complicité pour donner à l'opéra, une unité d'esprit malgré sa complexité.

Dans ce sens, la direction du chef **Pierre Bleuse** – à la tête de l'**Orchestre de l'Opéra de Rouen** et de **l'Orchestre Régional de Normandie** – se révèle remarquable. Sa battue est un heureux mélange de finesse et d'intelligence, avec une attention particulière au contrepoint hardi d'une partition à la riche couleur orchestrale. Ainsi, la scène nocturne sur les rives du Nil est un moment fort, atmosphérique à souhait, où les magnifiques cordes tombent entièrement sous le charme antiquisant d'une flûte solo, excellente. Cette musique sublime coexiste avec la plus célèbre musique martiale du compositeur, l'iconique *marche triomphale* du 2ème acte, où les cuivres incarnent la solennité et la rigueur d'un rituel collectif.

Les performances vocales des chanteurs se distinguent davantage en partie grâce à la mise en scène intimiste, mais flamboyante, de **Philipp Himmelmann**. Ici, la scène est unique et épurée ; elle est continuellement éclairée par les murs, composés de lampes mobiles qui peuvent s'interpréter comme des yeux qui regardent la distribution. Un effet parfois troublant ; ses yeux-lanternes parlent aussi du récit par les regards détournés ainsi que par l'absence du regard. La soprano **Joyce El-Khoury** en Aïda est tout simplement superlative ; son interprétation aussi sensible qu'assurée d'un rôle redoutable; elle forme un très beau couple avec le ténor **Adam Smith** dans le rôle de Radamès. Ce dernier est bouleversant d'humanité dans l'air du premier acte, « *Celeste Aïda* », qui est superbement accompagné par trompettes et trombones, mais chanté de façon expressive, douce et enthousiaste en même temps ! Les deux rayonnent d'un lyrisme tragique dans leur

ultime duo à la fin de l'opéra « *O terra, addio* ». La mezzo-soprano **Alisa Kolosova** dans le rôle d'Amnéris est parfaite dans l'interprétation de ce personnage complexe : elle y est à la fois piquante et émouvante sur scène. Idem pour le baryton géorgien **Nikoloz Lagvilava** dans le rôle d'Amonasro, roi d'Éthiopie, qui s'impose par sa présence et son chant plein de *brio*. De même, la Grande-Prêtresse de la soprano **Iryna Kyshliaruk** touche l'auditoire par la beauté du timbre et son chant cristallin. Enfin, le **Chœur Accentus / Opéra de Rouen Normandie**, fréquemment sollicités, se montre fabuleusement dynamique dans l'incarnation de la ferveur, à la fois religieuse et militaire. Une ***Aïda*** intimiste, *ma non troppo*, qui touche par sa grande beauté et intégrité !

CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts (du 29 septembre au 5 octobre 2024). VERDI : Aïda. J. El-Khoury, A. Smith, A. Kolosova, N. Lagvilava… Philipp Himmelmann / Pierre Bleuse. Photos © Fred Margueron.

VIDEO : Trailer de « Aïda » de Verdi à l'Opéra de Rouen Normandie

Anna Netrebko chante Aïda dans les salles UGC

Compte rendu critique opéra. Salles UGC, le 2 juillet 2020. VERDI : Aida. Netrebko, Meli, Semenchuk, MUTI (Salzbourg 2017).

EGYPTE PROCHE ORIENTALE



Pas de statues pharaoniques ni de références visuelles au Nouvel Empire ou à Ramsès : la vision d'Aïda par la plasticienne et photographe iranienne **Shirin Neshat** écarte toute facilité hollywoodienne ; elle évoque plutôt un âge antique certes mais viscéralement proche oriental où domine

dans le jeu des étoffes aériennes (superbe bleu gris pour les éthiopiens) une critique d'un pouvoir tyrannique et guerrier contre un peuple réduit en esclavage… épurée mais forte et claire, la mise en scène sait dévoiler la masse fracassante comme l'intensité des scènes intimistes.

SOLISTES CONVAINCANTS

D'emblée, le niveau du plateau vocal assure à la production salzbourgeoise, sa grande efficacité voire son mordant théâtral : **Francesco Meli** incarne un Radamès ivre d'amour, vaillant et viril : il est tendu comme un sabre, prêt à renoncer à la gloire et à l'honneur pour suivre dans la mort sa belle Aïda. D'ailleurs celle ci triomphe irrésistiblement grâce au diamant d'**Anna Netrebko**, féminité léonine jusque dans ses aigus voluptueux : le personnage titre irradie d'une intensité noire, dès son premier air, se vouant à la mort ; indiscutablement une Isolde verdienne aux accents fauves et crépusculaires, une actrice aussi, touchante par sa sincérité, qui demeure mémorable. Aux côtés de ses Lady Macbeth, Giovanna d'Arco ou Leonora (Trouvère), Netrebko affirme la justesse de ses choix verdiens. **Ekaterina Semenchuk** réalise elle aussi un somptueux parcours, alto rugissante et fauve, aimante jusqu'à la haine ; son Amnéris est finalement détruite par son désir vain pour Radamès : fine actrice, la chanteuse affirme une maîtrise théâtrale en particulier dans son grand duo au II avec Aïda qu'elle torture et manipule psychologiquement ; la cantatrice cisèle son personnage dont le regard devient clé dans les deux dernières scènes (condamnation de Radamès, puis tombeau des amants éperdus). **Riccardo Muti** en fosse, autre lion inflexible tient les **Wiener Philharmoniker** en tension et précision. On détecte toujours son goût déclamatoire dans les ensembles, littéralement colossaux aux tempis volontiers ralentis ; voilà une démesure qui colle bien aux monolithes sur scène, ces boîtes minérales gigantesques qui forment décor ; accueille l'assemblée des prêtres (ouvertement critiqués par Verdi; maudits surtout par Amnéris), et aussi le cortège triomphal de Radamès dont les fameuses trompettes offrent un

luxe sonore évident (6 trompettistes en 2 petits groupes de part et d'autres de la foule assemblée). L'autorité de Pharaon s'exprime par l'orchestre.

Diffusée dans l'écrin des salles UGC, ce 2 juillet 2020, l'expérience même s'il s'agissait d'une « ancienne production » de l'été 2017 à Salzbourg, accrédite le bien fondé du cycle « Viva l'Opéra! », excellente initiative qui mène le genre lyrique au cinéma ; le spectateur plonge au cœur du drame grâce à l'intelligence des plans rapprochés : les caméras mieux que l'oeil humain, focusent sur un regard, un mouvement du corps, révélant autrement l'acuité d'une situation ; de sorte que l'approche du lyrique ici en ressort régénérée. C'est une formule qui d'ordinaire, hors covid, diffuse des directs ; elle sait séduire manifestement un public très fidélisé. Ne manquait que la coupe de champagne qui à l'entracte selon l'usage, ajoute à la magie d'une grande soirée… La prochaine saison promet de nouveaux spectacles forts, à découvrir sur le site de **Viva l'Opéra / UGC – saison 2020 – 2021** : https://www.vivalopera.fr/saison/annees/2020-2021. Parmi les temps forts, déjà incontournables, la Tosca de Netrebko les 17 et 24 sept depuis La Scala (la diva l'a déjà chanté au Met), puis sa Leonora de La Force du destin les 10 et 17 déc 2020 depuis la Royal Opera House de Londres / Covent Garden. A suivre.

Anna Netrebko chante AIDA



CINEMA, Anna Netrebko chante AIDA de Verdi, les 25 juin et 2 juillet 2020. Retour de l'opéra dans les salles obscures. Dans le cadre de l'opération Viva l'opéra !, à **19h30** pour les deux dates, revivez la magie d'une production convaincante grâce au nerf expressif du chef Riccardo Muti, au timbre charnel blessé de la soprano Anna Netrebko dans le rôle d'Aida, esclave à la cour de Pharaon et dont est épris le général victorieux Radamès… Pour autant, la fille de Pharaon, Amneris (ample contralto sombre) jalouse Aida car elle aime aussi Radamès. Anna Netrebko était alors diva verdienne, ayant chanté Leonora du Trouvère, Lady Macbeth, puis cette Aida, ici sur la scène du Festival de Salzbourg, août 2017.
LIRE ici notre compte rendu critique d'AIDA de Verdi par Anna Netrebko
https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-salzbourg-le-12-aout-2017-verdi-aida-anna-netrebko-muti/

NOTRE AVIS : extrait. « … *Etrange réalisation visuelle que celle confiée à la plasticienne iranienne Shirin Neshat, dans cette lecture de l'opéra Aida de Verdi, plutôt « design et d'une froideur internationale, digne de la déco d'un palace 5 étoiles à Paris ou à Dubaï »… En transposant l'action égyptienne conçue par Verdi et l'égyptologue Mariette, dans le conflit israelo-palestinien, la metteure en scène brouille souvent les cartes, rendant confuse une histoire qui ne l'était pas. Les amateurs non connaisseurs de Verdi et de son Aida, créée pour l'inauguration de l'opéra du Caire s'y perdront : dans le grand tableau collectif, celui des trompettes d'Aida, quand Pharaon accueille en héros victorieux, le général Radamès, ce ne sont pas des notables et*

soldats de l'Egypte du Nouvel Empire qui siègent dans les tribunes, mais une assemblée disparate de dignitaires juifs, et d'autres syriens… Les ballets sont escamotés et réduits à l'essentiel par une troupe de danseurs à jupes noires et bucranes fichés sur la tête … on repère ici la dénonciation d'un peuple soumis, humiliés (les éthiopiens dans l'intrigue initiale, … devenus sur la scène salzbourgeoise, de graves et sinistres hébreux marqués d'une ligne blanche qui leur barre le visage). Bon. Soit. Mais qu'est ce que cela apporte à l'explicitation du drame verdien ? … ». Reste l'Aida de braise et de feu de la belle Aida de Netrebko, ardente flamme, loyale et aimante jusque dans la mort…

Présentation de la production par les salles de cinéma UGC, partenaires de l'opération : « Chef-d'œuvre méconnu, c'est-à-dire mal entendu, longtemps assimilé à ces deux scènes de masse, avec leur déploiement obligé de chœurs, figurants et trompettes, Aida est en fait une œuvre toute de tension intérieure, tournée vers une intimité peu à peu dévoilée, une vérité qui ose s'exprimer et qui va jusqu'au bout d'elle-même, vérité amoureuse pour Aida, vérité du désir pour Amneris. Verdi resserre l'action en un drame entre trois personnages marqués par un destin contraire ; il raffine écriture orchestrale et ligne vocale, s'attachant à une pure déclamation lyrique toute en puissance tragique. La scène finale couronne cet hymne à la mort en donnant son originalité bouleversante à cet opéra – car c'est dans un murmure qu'il va s'achever : toute la scène glisse lentement, toute la musique est peu à peu aspirée dans ce néant du silence. Mort d'amour (Tristan et Isolde a été créé six ans auparavant): comment ne pas avoir le cœur serré devant une telle scène ? On est loin des trompettes et des chœurs du Triomphe! À Salzbourg, c'est une cinéaste et photographe iranienne qui a imaginé le rituel de cette Aida sublimée par Riccardo Muti mais c'est la première Aida d'Anna Netrebko qu'on venait entendre : elle est exceptionnelle. »

PLUS D'INFOS : visitez le site VIVA L'OPERA / salles UGC : https://www.vivalopera.fr

AIDA de VERDI – LIVRET d'Antonio Ghislanzoni,
d'après Auguste-Édouard Mariette

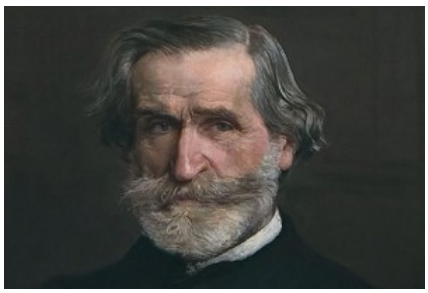
Orchestre Philharmonique de Vienne
Chœurs Konzertvereinigung Wiener Staatsopernchor
DISTRIBUTION
Aida : Anna Netrebko
Radamès : Francesco Meli
Le Roi : Roberto Tagliavini
Amneris : Ekaterina Semenchuk
Ramfis : Dmitry Belosselskiy
Amonasro : Luca Salsi

DIRECTION MUSICALE : Riccardo Muti
MISE EN SCÈNE : Shirin Neshat

DÉCORS : Christian Schmidt
COSTUMES : Tatyana van Walsum
LUMIÈRES : Reinhard Traub
CHORÉGRAPHIE : Thomas Wilhel
CHEF DES CHŒURS : Ernst Raffelsberger

DURÉE DU SPECTACLE : 3 H 13, dont 1 entracte de 20 min (durée indicative) 4 actes
REPRÉSENTATION A 19H30 PRÉCISES.
OUVERTURE DES PORTES A 18H45, FERMETURE DES PORTES A 19H15.

COMPTE RENDU critique, opéra. SANXAY, le 14 août 2019.VERDI : Aida. Elena Guseva, Irakli Kakhidze, Olesya Petrova, Vitaly Bilyy, In-Sung Sim. Valerio Galli, direction musicale. Jean-Christophe Mast, mise en scène



Compte-rendu critique, opéra. Sanxay. Théâtre gallo-romain, le 14 août 2019. Giuseppe Verdi : Aida. Elena Guseva, Irakli Kakhidze, Olesya Petrova, Vitaly Bilyy, In-Sung Sim. Valerio Galli, direction musicale. Jean-Christophe Mast, mise en scène – Vingt ans déjà que, dans un coin de France dépourvu de théâtre lyrique, les Soirées Lyriques de Sanxay proposent chaque été une œuvre du grand répertoire dans les ruines du Théâtre Antique, lieu magique à l'acoustique bluffante.

Vingt ans que **Christophe Blugeon** soigne amoureusement chaque édition et parvient, grâce à sa passion et son enthousiasme communicatif, à faire venir à lui des chanteurs a priori inaccessibles, réunissant ainsi des distributions dignes des plus grandes scènes internationales. Là aussi, on se dit que la magie n'est pas étrangère à ce petit miracle renouvelé chaque année. Par notre envoyé spécial **Narcisso Fiordaliso**.

VERDI à SANXAY
Les larmes d’Aida

Afin de fêter dignement ce 20ème anniversaire, le choix s’est porté sur l’un des titres de Verdi les plus chers au coeur du public poitevin : Aida. Scénographie impressionnante, plateau de premier ordre, direction musicale au cordeau, tous les éléments ont été réunis pour une soirée d’exception.



Le metteur en scène **Jean-Chiristophe Mast** a imaginé des décors simples mais très évocateurs, convoquant parfois même un brin de magie, notamment lorsque Radamès, proclamé chef des armées, plonge ses mains dans deux immenses jarres, dont elles ressortent couvertes d’or. On se souviendra en outre longtemps de cette immense colonne centrale qui pivote lors du second tableau de l’acte I pour révéler une immense statue du dieu Ptah, invoqué souvent au cours de l’ouvrage.

Un soin particulier a été apporté aux costumes, traditionnels et superbes jusque dans les plus petits détails. La direction d’acteurs est à l’avenant : simple mais juste, et parfaitement lisible, en fait idéale pour un public qui (re)découvre l’oeuvre.



Preuve supplémentaire de l'attention dont la distribution a bénéficié, la qualité des seconds rôles. Grande Prêtresse inoubliable, tant par son chant que par le costume extraordinaire qu'elle revêt et qui lui confère une importance peu courante, **Sophie Marin-Degor** marque les esprits et les oreilles. Emotion encore en réentendant **Luca Lombardo**, qui se fait plus rare sur nos scènes et qui fut parmi les premiers à prêter son secours au festival lors de sa création, dans le court rôle du Messager où, en quelques phrases, il peut encore faire valoir son timbre si personnel et reconnaissable entre tous.
Aux côtés du Roi imposant de **Nika Guliashvili**, la basse coréenne **Im-Sung In** prête son beau timbre et son autorité à la prestance de Ramfis. Mordant mais capable de nuances insidieuses, **Vitaly Bilyy** croque un Amonasro plein de morgue et de haine, tandis que la solidité et la vaillance du ténor géorgien **Irakli Kakhidze** fait merveille dans Radames.
Aussi opposées que complémentaires, les deux femmes s'affrontent avec éclat : à l'ampleur généreuse et au grave inflexible de l'Amneris tellurique d'**Olesya Petrova** répondent la douceur et le velours de l'Aida tendre d'**Elena Guseva**.

A la tête d’un chœur très investi et d’un orchestre chauffé à blanc, le chef italien **Valerio Galli** dompte avec brio les difficultés du plein air et propose une direction pleine de nuances, au service des chanteurs.



INTERRUPTION… On aurait aimé pouvoir rendre compte de la fin de l’œuvre, notamment la mort des amants dont la scénographie promettait beaucoup. Hélas, les cieux, dont la colère était annoncée pour une heure du matin, se sont déchaînés avant la fin de l’acte III, forçant la représentation à s’arrêter là. Une première pour les Soirées Lyriques de Sanxay en vingt ans, dont on espère qu’elle sera aussi la dernière pour les vingt ans à venir. On espère maintenant Lucia di Lammermoor ou les Contes d’Hoffmann, deux ouvrages qui se prêteraient à merveille au charme étrange et envoûtant des lieux.

COMPTE-RENDU, critique, opéra. Sanxay. Théâtre gallo-romain, 14 août 2019. Giuseppe Verdi : Aida. Livret d'Antonio Ghislanzoni. Avec Aida : Elena Guseva ; Radames : Irakli Kakhidze ; Amneris : Olesya Petrova ; Amonasaro : Vitaly Bilyy ; Ramfis : In-Sung Sim ; Le Roi : Nika Guliashvili ; La Grande Prêtresse : Sophie Marin-Degor ; Le Messager : Luca Lombardo. Choeur des Soirées Lyriques de Sanxay ; Chef de choeur : Stefano Visconti. Orchestre des Soirées Lyriques de Sanxay. Direction musicale : Valerio Galli. Mise en scène : Jean-Christophe Mast ; Scénographie : Jérôme Bourdin ; Lumières : Pascal Noël ; Chorégraphie : Laurence Fanon / photos : AIDA / Sanxay 2019 © David Tavan.

CD, compte rendu critique. Verdi : Aida. Jonas Kaufmann, Pappano (3 cd Warner classics, 2015)



CD, compte rendu critique. Verdi : Aida. Jonas Kaufmann, Pappano. 3 cd Warner classics. Après un sublime récital monographique dédié à Verdi, (**Verdi Album , 2013**) puis Puccini, (Récital discographique « Nessun Dorma », également enregistré avec Antonio Pappano) le plus grand ténor du monde actuel, capable d'être fin diseur dans sa langue native chez Wagner, Schubert, cultivant avec une égale finesse d'intonation et la puissance et l'intelligence nuancée du texte, signe ici une nouvelle incarnation qui en fait manifestement un superbe verdien (comme d'ailleurs les actuels engagements de la super soprano Anna Netrebko, elle aussi, preuve à l'appui : Leonora, Lady Macbeth et bientôt Giovanna-, : passionnément verdienne. La force de Kaufmann, c'est son intelligence dramatique qui sur les pas de ses grands ainés disparus (Vickers) ou vivant (mais devenu baryton : Placido Domingo auquel le munichois ressemble d'ailleurs physiquement de plus en plus), réalise l'inconciliable, éblouir chez Wagner comme chez Verdi ; son Radamès fait toute la valeur de cette nouvelle intégrale Aida, une version luxueuse réalisée avec soin en studio (ce qui nous change des live devenus standards actuels aux résultats évidemment irréguliers), accomplissement discographique auquel le chef Pappano apporte aussi un même souci d'intériorité et de sincérité surtout dans les deux derniers actes III et IV, où le souffle crépusculaire qui dessine progressivement le sépulcre terrifiant fantastique qui va bientôt ensevelir les amants maudits et condamnés, s'affirme avec une subtilité orchestrale et poétique, évidente. Du bel ouvrage (à part quelques écarts superfétatoires voire grandiloquents de la

baguette, certes bien trop infimes pour compter) qui renouvelle ici notre perception d'Aida : à l'appui de son formidable soliste Kaufmann, **Antonio Pappano** nous lègue un opéra intimiste, construit en un huit clos haletant plutôt qu'en une fresque collective continûment hollywoodienne, ou équilibre entre les deux dimensions rétablies dans leur juste dimension. Si l'on trouve sa direction parfois épaisse et grandiloquente (le final du III justement, un peu trop pétaradant justement), le chef, superstar du Royal Opera house de Covent Garden, sait être homme de théâtre passionné de psychologie théâtrale. Comme on le verra la ciselure que permet le studio (plutôt qu'un live en salle de concert) réalise une immersion intimiste manifestement réussie.

Aida psychologique et nocturne

instrumentalement fouillée par Pappano où jaillit le gemme étincelant, noir, incandescent du Radamès de Kaufmann

Et d'abord que vaut ici Aida ? Son « Qui Radamès verra… » (au III) souligne chez **Anja Harteros** (partenaire familière du ténor, dans un Lohengrin déjà enregistré à Salzbourg entre autres) la couleur dernière des deux chanteurs, désormais abîmés dans le renoncement funèbre, l'oubli, le détachement. Le studio permet des équilibres ténus dans le format et la balance globale : ainsi ici comme c'est le cas de nombreux airs, le travail de ciselure sur le rapport voix et orchestre, plutôt timbre et instruments y gagne un relief et une intensité décuplés qui s'avèrent, au service de la juste intonation des solistes, totalement superlatifs. Ce Verdi

peintre subtil et intérieur surgit de nouvelle façon, évoquant plus Wagner que tous ses contemporains italiens, plus inspirés par la performance et le bruit plutôt que la couleur et le caractère psychologique de chaque situation. Le réalisme âpre, noir spécifiquement verdien qui s'impose à partir de Rigoletto, s'affirme de façon éloquente dans une conception introspective.

La prière d'une Aida détruite, défaite mais digne qui pleure à jamais son lien à sa patrie s'y révèle troublante, noire, d'une épure lacrymale, très investie et humainement juste et sincère : d'autant que le chef sait détailler et ciseler la caresse si vaine mais si tendre des instruments complices (« Patria mia, mai piu, ti revedro… », avec hautbois et flûtes en halo spiritualisé / éthéré). Sans avoir l'angélisme étincelant d'une Tebaldi, **Anja Harteros** – timbre lisse d'un velours voilé (aigus feutrés) mais très articulé-, peut face au micro, ciseler son texte et affiner sa propre conception du rôle d'Aida avec une finesse qui fusionne avec celle de son partenaire amoureux, Radamès. La légèreté d'une Adelina Patti, belcantiste bellinienne que souhaitait Verdi pour le rôle, est bien loin ici, mais reconnaissons que malgré son grain vocal, sa nature charnelle et mûre, Harteros offre une belle leçon incarnée.



Evidemment, l'argument majeur du coffret reste **Jonas Kaufmann**. Le grand duo entre les deux (Radamès / Aida) qui marque ce basculement dans l'intime et le tragique amoureux au centre du III, reste un sommet de finesse poétique, défendu par un orchestre nuancé, deux diseurs absolus, jamais en puissance, toujours proches de l'intention et des enjeux profonds du texte. Intensité, justesse prosodique, feu progressif, extérieur conquérant du général victorieux, puis de plus

embrasé, intérieur à mesure qu'il décide de tout sacrifier à son amour pour Aida, le ténor maîtrise toutes les colorations de sa voix féline et sombre qui en fait le ténor le plus crépusculaire et romantique de l'heure (et d'ailleurs finira-t-il comme son mentor, Domingo… en baryton ? Tout le laisse penser). Sa figure qui paraît au IV devant Amnéris qui l'a dénoncé et condamné, indique une âme désespérée qui a renoncé à tout, car il pense qu'Aida est morte… Puis le fin tissage vocal opéré dans le dernier tableau du IV, au tombeau, façonne un chant transfiguré et simple qui touche directement. Ici, s'affirme la détermination victorieuse d'un amant qui se croyant seul et condamné, retrouve au moment d'expirer, le seul objet de son amour.



La noblesse naturelle du français **Ludovic Tézier** apporte au rôle d'Amonasro, père d'Aida, un profil félin et carnassier d'une distinction articulée, elle aussi de très grande classe : leur duo attendri et éperdu, – accent emblématique de la tendresse verdienne père / fille tant de fois incarnée dans son théâtre – au III, qui de duo s'achève sur le trio avec Radamès-, y est magnifiquement rythmé, articulé, exprimé par Pappano, très intimiste et d'un geste amoureux pour les effusions sincères de chaque situation. Le père combine un amour véritable pour sa fille et aussi la nécessité de l'utiliser pour assurer la victoire des éthiopiens contre les égyptiens. Sentiment, devoir, sincérité et stratégie, les termes inconciliables sont réunis pourtant par un Tézier, fin, allusif, princier (ou plutôt royal, personnage oblige), mordant.

Saluons l'absolue réussite expressive du IV : la solitude désarroi qui éprouve l'égyptienne malheureuse Amnéris, elle aussi proie tiraillée entre devoir et sentiment, la grande équation d'Aida selon Verdi : l'alto Ekaterina Semenchuk a de

réelles moyens qui comparés cependant à ses partenaires, paraît souvent moins nuancés et précis : défaillance dans l'articulation de l'italien qui l'empêche définitivement de colorer avec une vraie subtilité chaque accent de son texte. C'est la moins diseuse de tous.
C'est pourtant à travers ses yeux que toute l'action de l'acte IV – principe génial- s'accomplit, dévoilant alors dans l'assassinat calculé des deux amants, l'amertume d'un cœur témoin et coupable, lui aussi rongé, dévoré, embrasé par la jalouse impuissance, une haine qui cependant bascule en une compassion finale des plus bouleversantes. La clarinette grave qui accompagne alors une Amnéris foudroyée par une situation qui la dépasse, rappelle évidemment une autre figure noire et jalouse, haineuse d'abord, frappée ensuite par une nouvelle conscience faite pardon, bascule spectaculaire : Vitellia la méchante dans La Clémence de Titus de Mozart, qui est soudainement saisie par la conscience de sa noirceur inhumaine : l'opéra nous offre des situations exceptionnelles : Verdi rejoint ici Mozart. De toute évidence, Pappano explore cette similitude avec une justesse sobre et précise.
Même couleur sombre et humaine pour l'excellent Ramfis d'Erwin Schrott lorsque Pharaon demande / exhorte à Radamès d'avouer sa trahison et de se repentir… (IV).

Expliciter le feu intérieur. Dans ce travail sur la pâte sonore, sur le relief intérieur de chaque situation dont l'atténuation très fine et précise permet la juste projection du texte, l'orchestre Santa Cecilia gagne un prestige inédit. Sous la conduite de Pappano, les instrumentistes ne semble être soucieux que d'une chose : l'explicitation de feu intérieur consummant chaque personnage : Radamès sacrifiant sa gloire, son loyauté à Pharaon, son devoir, sa carrière pour servir son seul amour pour Aida ; Aida l'esclave éthiopienne au service de l'Egyptienne malheureuse Amnéris, sacrifiant elle aussi son père, sa patrie pour cet amour maudit mais véritable ; Amnéris, princesse impuissante, amoureuse vaine du général Radamès … L'expression des individualités, ardentes,

souffrantes, éperdues s'affirme dans un style sobre, d'une clarté dramatique que le chef préserve absolument, veillant constamment à l'avancée de l'action tragique malgré la succession des tableaux. L'incise tragique exprimée par l'orchestre souligne la pureté expressive et très complémentaire des trois protagonistes : le trio Amnéris, Aida, Radamès au delà de leur divergence, rassemble en définitive trois figures égales par leur souffrance, leur humanité, leur impuissance face à un destin irrévocable. La fin de l'opéra, huit-clos étouffant délimité par le caveau où les deux amants meurent emmurés vivants, donne en définitive la clé d'un opéra que beaucoup de chefs dénaturent en l'inscrivant dans un peplum hollywoodien (de surcroît jusqu'à la fin) : ce chambrisme irrésistible que défend Pappano et ses solistes (surtout donc Kaufmann et Harteros) rétablit le réalisme nouvelle vague d'un Verdi révolutionnaire à l'opéra : où a-t-on écouté avec une telle clarté, la volonté de vérité théâtrale, d'articulation textuelle souhaitée par le compositeur ? Même perfectible, la version s'impose, aboutie et esthétiquement juste. C'est donc un CLIC de classiquenews en novembre 2015.

Giuseppe Verdi (1813-1901) : Aïda. Anja Harteros (Aïda), Jonas Kaufmann (Radamès), Ekaterina Semenchuk (Amnéris), Ludovic Tézier (Amonasro), Erwin Schrott (Ramfis), Marco Spotti (Il Re), Paolo Fanale (Messaggero), Eleonora Buratto (Sacerdotessa). Chœur et orchestre de l'Accademia Nazionale Di Santa Cecilia (chef des chœurs : Ciro Vesco). Antonio Pappano, direction. Enregistrement réalisé à Rome, Sala Santa Cecilia, Auditorium Parco della Musica, en février 2015. 3 cd Warner Music, référence 082564 610 663 9 / 8 25646 10663 9. Livret notice en anglais, allemand, français. Durée : 2 h 25mn.

CD, à paraître : Nouvelle AIDA de Verdi avec Jonas Kaufmann en Radamès chez Warner classics (octobre 2015)



CD, à paraître : Nouvelle AIDA de Verdi avec Jonas Kaufmann en Radamès chez Warner classics… Les nouvelle productions lyrique au disque sont rares. depuis des années, ce sont non plus des enregistrements studio qui se sont perpétués mais plutôt des live habilement saisis sur le vif au hasard des opportunités. Après une TURANDOT impressionnante de vitalité et de sensibilité signée Zubin Mehta (surprise de l'été 2015 (révélant entre autres le baryton mexicain German Olvera dans le rôle de Pang), voici une production qui fait suite à l'intégrale Tristan une Isolde réalisé par Emi en 2005 : confirmant les ambitions verdiennes du plus grand ténor actuel, le munichois Jonas Kaufmann, Warner classics annonce donc début octobre 2015, une somptueuse AIDA de Verdi avec dans le rôle du général victorieux et couvert de l'or de Pharaon mais en fin de drame, saisi par l'amour de la belle esclave éthiopienne Aida, Jonas Kaufmann.



Le ténor nous avait stupéfait dans un récital totalement dédié à la lyre verdienne, intitulé sobrement solennellement [» the VERDI album » (2013) : un récital inoubliable par sa justesse expressive, sa franchise, sa sincérité] (dont un Otello anthologique sur les traces de Jon Vickers). Un cas unique où le ténor aux graves harmoniques, au médium charnu, à l'élocution âpre et précise, percutante et métallique emboîte le pas à un certain…. Placido Domingo. Jonas Kaufmann devrait y renouveler le succès de son novel album Sony : Nessun forma dédié aux héros pucciniens… (critique à venir sur classiquenews).



L'enregistrement studio a débuté en février 2015 : aux côtés du ténor allemand, Anja Harteros (Aida), Ekaterina Semchuk (Amneris), Ludovic Tézier (Amonasro), Erwin Schrott (Ramfis)… complètent la distribution réunie autour d'Antonio Pappano qui pilote le chœur et l'orchestre **dell'Accademia di Santa**

Cecilia. Aida de Verdi, 3 cd Warner classics. Parution annoncée le 2 octobre 2015, prochain compte rendu développé dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

---

Nouvelle Aida à Pékin

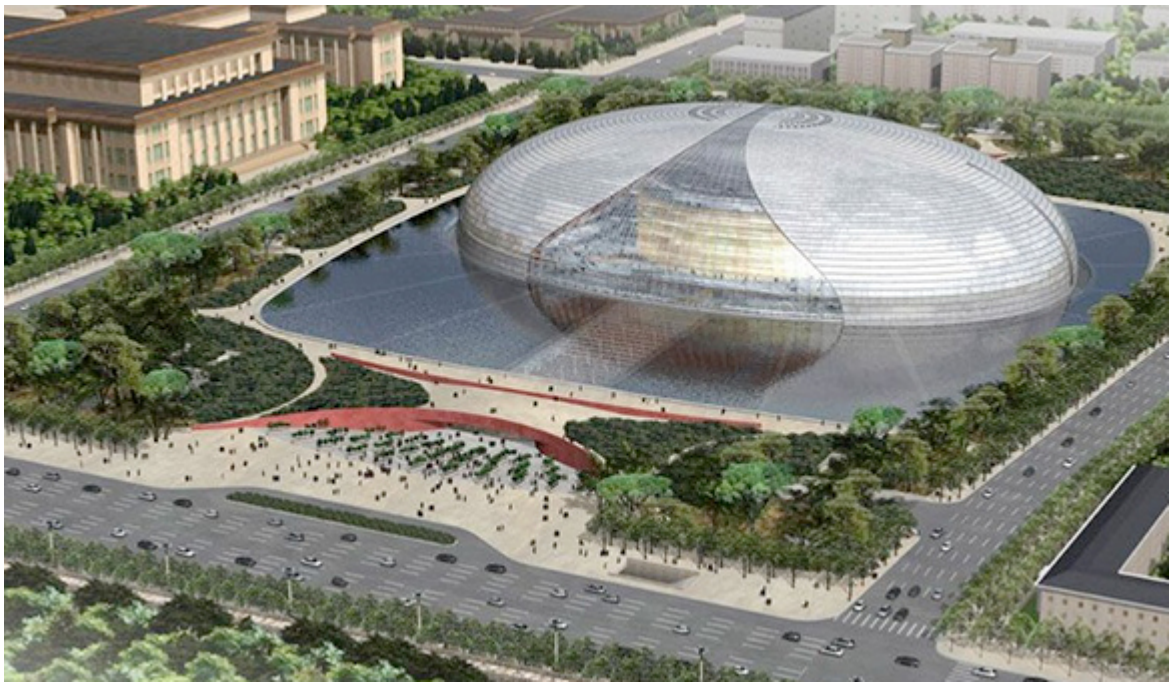


Pékin, Opéra. Aida de Verdi : 24 janvier > 1er février 2015. Zubin Mehta dirige la production mise en scène par Francesco Micheli et Ezio Frigerio créée à Sydney. Avec Fiorenza Cedolins / Hui He dans le rôle titre. La tragédie verdienne sous le dôme chinois imaginé par l'architecte Paul Andreu… une occasion rêvée pour visiter la capitale chinoise lors d'un séjour lyrique et touristique. L'esclave éthiopienne Aida est faite prisonnière à la Cour de Pharaon, intégrée de force dans la suite de la princesse égyptienne Amnéris (somptueux emploi d'alto) : les deux femmes sont rivales, elles aiment le même homme, le général Radamès, bras armé de Pharaon… ici, l'amour est plus fort que tout et les deux amants que tout sépare et oppose, se retrouvent finalement pour l'éternité dans le tombeau où ils sont enterrés vivants en un épisode final spectaculaire (frappant a contrario du déploiement précédent par son chambrisme psychologique). Grandeur et irréductibilité de deux cœurs ardents embrasés par le pur amour. L'opéra de Verdi écrit pour l'inauguration de l'Opéra du Caire et le creusement du Canal de Suez a conservé sa violence expressive, entre tableaux collectifs et portraits individuels. La force de Verdi :

réussir un huit clos amoureux (trio Amnéris, Aida, Radamès) comme le déploiement des scènes de foules historiques annonciatrice des films hollywoodiens (le défilé des armées de Pharaon avec en vainqueur le général Radamès au I)… Un sommet dans le catalogue de Giuseppe Verdi.



Aida de Verdi à l'Opéra de Pékin
China national Centre for the performing Arts (CHNCPA)
www. chncpa.org
Les 24,25,26,28,31 janvier puis 1er février 2015



En 2015, l’Opéra de Pékin affiche 3 productions de Verdi : après Aida en janvier/février, viendront Il Trovatore (Daniel Oren , direction), les 26,28,29 juillet, puis Simon Boccanegra (Myun Whun Chung avec Placido Domingo dans le rôle-titre : les 20,21,22,23 août 2015). Il ne faut pas non plus manquer le trop rare Samson et Dalila de Saint-Saëns sous la baguette de Jean-Yves Ossonce, directeur de l’Opéra de Tours et grand défenseur de l’opéra français…(coproduction Teatro Regio de Turin et Mai musical Florentin : les 9,10,11,12 et 13 septembre 2015).